

PLAIDOYER POUR
LA PAIX

Simon
Gronowski
PLAIDOYER POUR
LA PAIX

« Vive l'amitié entre
les hommes ! »

POUR LA PAIX, CONTRE L'OUBLI

Né le 12 octobre 1931 à Bruxelles, j'ai eu 94 ans le 12 octobre 2025.

Incroyable, mais vrai. La vie passe si vite. Quand j'avais vingt ans, un homme de nonante-quatre ans me semblait déjà un vieillard « hors vie ».

C'est la dernière étape, la fin n'est plus très loin, mais je me sens encore très actif, et j'ai la chance de pouvoir continuer mes combats.

J'écris ce livre surtout pour informer, éclairer les jeunes, leur expliquer ce qu'est la démocratie et ce qu'est la tyrannie, leur rappeler que l'homme est fondamentalement bon, mais qu'il existe des exceptions qu'il faut combattre.

Je vais plonger dans le passé, raconter ce qui est arrivé à ma famille durant la guerre, car c'est l'exemple du sort d'innombrables autres familles

frappées par le crime et le malheur dont beaucoup ont souffert plus que moi.

Chaque Juif européen a vécu une histoire différente et pourrait écrire un livre ; beaucoup l'ont fait. On pourrait remplir des bibliothèques entières de ces récits.

Je ne les lis plus, car c'est toujours la même histoire : une histoire de misère, de douleur, d'angoisse, d'horreur.

Dans mon cas, il me semble qu'il y a deux faits uniques.

À ma connaissance, je suis :

— le seul enfant de onze ans qui, pendant toute la guerre, a réussi à sauter d'un convoi de la mort et à s'évader,

— le seul rescapé qui a reçu une demande de pardon de son tourmenteur nazi (et que j'ai acceptée).

Quand il y a la guerre, tous les crimes, toutes les propagandes sont possibles. La guerre est le mal suprême ; la paix est le bien-être suprême.

Je dois raconter les crimes commis pendant la guerre par un grand criminel, un nazi allemand,

Adolf Hitler, car lui et ses collaborateurs ont tué des millions de gens en Europe, y compris en Belgique. Les jeunes doivent connaître la barbarie d'hier pour pouvoir défendre la démocratie et la liberté d'aujourd'hui.

La démocratie signifie simplement que chacun a les mêmes droits.

C'est un système fragile, souvent menacé, qui doit être protégé jour après jour.

Dans ce livre, je plongerai aussi dans le présent et dans l'avenir. Je parlerai de l'immigration, de la foi en Dieu, du devoir de mémoire, de la résilience, de l'amitié, du pardon, de l'extrême droite, de l'antisémitisme, du conflit israélo-palestinien, du scoutisme, et bien entendu du jazz.

LE CRIME

Les nazis ont tué ma mère et ma sœur en 1943 dans la chambre à gaz d'Auschwitz-Birkenau. Mon père a échappé à l'arrestation, car ce jour-là, mercredi 17 mars 1943, il était heureusement absent. Il souffrait des poumons et avait été hospitalisé.

Hitler a attaqué la Belgique le 10 mai 1940 et a occupé ce pays pendant quatre ans, jusqu'à la libération, le 3 septembre 1944. Ensuite, durant l'hiver 1944-1945, il y eut la Bataille des Ardennes, le dernier soubresaut d'Hitler, l'offensive de Von Rundstedt et le drame de villes belges comme Houffalize et Bastogne. Les Alliés, américains et britanniques, l'emportèrent et entrèrent au printemps 1945 en Allemagne, découvrant les camps de concentration – Dachau, Dora, Bergen-Belsen, Ravensbrück, etc. – les montagnes de cadavres, les chambres à gaz, les fours crématoires et quelques survivants squelettiques. En même temps, les

Russes, de leur côté, découvraient Auschwitz et Buchenwald.

Quand ces images d'horreur arrivèrent en Belgique, mon père comprit que sa femme et sa fille, c'est-à-dire ma mère et ma sœur, ne reviendraient pas.

Comme il avait été mal soigné durant l'occupation et pendant sa vie cachée, il n'a pas pu lutter contre la maladie.

Il arrive que des gens malades parviennent à résister à la maladie, même dans des cas graves, à la vaincre et à guérir. Mais pour cela, il faut du moral, de la volonté, du courage, ce que mon père n'avait plus. Il est mort désespéré le 9 juillet 1945, deux mois après la fin de la guerre.

Moi-même, quand j'avais onze ans, le 17 mars 1943, les nazis m'ont pris et jeté dans un cachot, dans la cave du siège de la Gestapo, avenue Louise à Bruxelles. Le lendemain, ils m'ont transféré dans une grande prison, la caserne Dossin à Malines, où je suis resté détenu un mois. Le 19 avril 1943, j'ai dû monter dans un wagon à bestiaux.

C'était le 20^e convoi, qui déportait 1600 personnes – hommes, femmes, enfants – à raison de cinquante par wagon, soit un train de plus de trente-cinq wagons, vers une destination alors inconnue, en fait, Auschwitz-Birkenau, centre de mise

à mort industrielle. Je n'y comprenais rien, j'étais encore dans mon univers de louveteau, car j'adorais les scouts, ceux de ma commune, Etterbeek. Je ne savais pas que j'avais été condamné à mort et que ce train allait me conduire sur le lieu de mon exécution.

Par miracle, j'ai sauté du train
et me suis échappé.

Tout cela pourquoi ? Mes parents avaient-ils fait quelque chose de mal ? Je jure que mon père était un brave homme, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui n'a jamais mérité pareil malheur et que ma mère ne songeait qu'au bien-être de ses enfants, ma sœur Ita et moi. Tout cela uniquement parce que mes parents étaient nés dans une certaine religion, la religion juive. Pour les nazis, c'était un crime qui ne pouvait être puni que de mort.

De 1942 à 1944, il y eut depuis Malines vingt-huit convois déportant 25 000 personnes dont seulement 1 000 sont revenues.



RÉFUGIÉS EN FUITE

QUITTER, FUIR, RECONSTRUIRE

Mon père est né en 1898 dans un petit village de Pologne. Il aimait la Pologne, c'était sa patrie. À l'époque, elle était morcelée en trois parties appartenant chacune à un empereur : Guillaume II pour l'Allemagne (Prusse), le Tsar Nicolas II pour la Russie et François-Joseph I^{er} pour l'Autriche-Hongrie. Mon père était né dans la partie russe.

En 1919, le Traité de Versailles, qui mit fin à la Première Guerre mondiale de 14-18, proclama l'unité et l'indépendance de la nouvelle République polonaise. Mon père, né russe, devint polonais.

Mais cette proclamation s'accompagna de graves problèmes en Pologne : de la misère, du chômage, de la brutalité, de l'antisémitisme. L'antisémitisme, cela veut dire qu'il y a des gens qui n'aiment pas les Juifs. Je comprends qu'on puisse ne

pas aimer telle ou telle personne en particulier, mais on ne peut pas généraliser, ni maltraiter, ni tuer. Et cela se passait alors dans les pays de l'Est.

Alors mon père s'est enfui, il a quitté sa patrie bien-aimée. Il avait 22-23 ans, il a traversé l'Allemagne et, arrivé aux confins de la Belgique, à Cologne et Aix-la-Chapelle, il y est entré, en fraude, en clandestin, illégal.

C'était un sans-papiers avant la lettre. C'est pourquoi je suis solidaire des sans-papiers d'aujourd'hui, des réfugiés, des immigrants d'aujourd'hui.

Ils ne viennent pas chez nous pour leur plaisir, mais parce que dans leur pays ils ont faim, ils ont des problèmes politiques ou leur pays est en guerre.

Mais ils n'ont rien fait de mal et il ne faut pas les mettre en prison, dans des « centres fermés 127 bis », et surtout pas les enfants, car moi, en tant qu'enfant, on m'a mis dans un centre fermé : la caserne Dossin à Malines.

Parfois, ils risquent leur vie pour venir chez nous, et l'honneur de la Belgique est de les accueillir avec humanité et dignité, en traitant tous les réfugiés de la même manière. Car c'est toujours une

douleur de quitter son cadre de vie et son pays pour l'inconnu.

À l'époque, cela allait plus vite que maintenant. Mon père a été rapidement régularisé, il a reçu ses papiers. La Belgique, terre d'asile, l'adopta et l'intégra, suivant l'esprit : « vivre-ensemble avec la richesse de nos différences ». Il lui en sera toujours reconnaissant.

Je suis fils d'un sans-papiers et n'ai jamais renié mes origines.

UNE PETITE FAMILLE ORDINAIRE

Mais à Bruxelles, c'était la crise, il n'y avait pas de travail : mon père a dû aller travailler dans une mine de charbon en Wallonie, au charbonnage de Bray-lez-Binche. Il a passé plusieurs mois dans la mine, et là il a attrapé la maladie des mineurs. Les mineurs respirent au fond de la mine la poussière de charbon, qui abîme leurs poumons et provoque des maladies, comme la silicose, que moi, enfant, j'appelais bronchite chronique, car mon père tousait beaucoup.

Alors il a quitté la mine et s'est installé à Grivegnée, près de Liège, pour devenir ouvrier d'usine chez Cockerill-Sambre, aux fours à coke de Seraing.

Il en sortit rapidement pour entamer une activité commerciale, dans le cuir, la maroquinerie, le com-

merce des valises, des sacs de dame, des porte-monnaie en cuir, en vachette, en maroquin, en lézard, etc. Il faisait les marchés à Liège. Ce fut un succès.

Il fit venir une jeune fille qu'il avait rencontrée en Lituanie pendant la guerre de 14-18. Ils se marièrent en 1923 à Grivegnée et eurent deux enfants : ma sœur Ita, née à Liège le 24 septembre 1924. Ils déménagèrent ensuite à Bruxelles, où je suis né le 12 octobre 1931.

Mes parents parvinrent même à acquérir leur propre maison à Etterbeek, avec, au rez-de-chaussée, un magasin que moi, enfant, j'appelais le « magasin de sacoches ». Ma sœur était une brillante élève au lycée d'Ixelles, première en grec, en latin, en littérature, en dessin et une grande pianiste classique qui aimait le jazz.

Moi, j'étais à l'école primaire d'Etterbeek et surtout un petit louveteau des scouts de ma commune. Les scouts, c'était ma vie. Le jour où j'ai fait ma promesse, j'ai reçu le surnom de Bambi.

J'étais, à six ou sept ans, un enfant turbulent, pour ne pas dire difficile ; je faisais beaucoup de bêtises :

- à l'école, j'étais batailleur,
- à la maison, je jouais avec le feu, pyromane, je mettais le feu au pigeonnier de mon père et au papier d'emballage du magasin,

— dans le jardin, je creusais des pièges pour y faire tomber mon cousin Simon,

— je volais chaque matin dans la caisse du magasin, même dans le sac de ma sœur, une pièce, parfois de 5 francs, pour acheter des jouets et des friandises et les donner aux enfants de ma classe ; j'avais trouvé la formule pour me faire des amis.

Ma mère, un jour, le découvrit et me menaça de la police et de la prison. Ma sœur s'interposa et je fus, désormais, plus sage.

| Une petite famille, quelconque,
| ordinaire, mais unie et heureuse.

L'ENGRENAGE DE LA PEUR

Mais pendant ce temps, en Allemagne, Hitler est arrivé au pouvoir. Il aurait pu y arriver par la force, par un coup d'État, mais il a préféré la voie légale. La démocratie réserve parfois des surprises malheureuses.

Il faisait des discours qui enflammaient et trompaient la population. Il était devenu « Dieu le Père » sur Terre. Il a pris beaucoup de pays en Europe : l'Autriche en 1938, la Tchécoslovaquie, la Pologne en 1939, le Danemark, la Norvège.

Ce n'était pas assez pour lui : le 10 mai 1940, il attaque la Hollande, la France, le Luxembourg et la Belgique, et occupe ces pays.

Lui, il avait une paranoïa : il voulait tuer tous les Juifs. Il a pris constamment de nouvelles mesures contre eux, dix-huit ordonnances en quatre ans.

La première, du 28 octobre 1940, les obligeait à se faire enregistrer comme tels dans les communes ; celles-ci devaient envoyer les « Registres des Juifs » à la Gestapo, et ainsi les nazis avaient d'avance tous les noms et adresses des futures victimes. Ils établirent un fichier de 50 000 noms.

Il y eut également des interdictions professionnelles : être professeur, agent communal, journaliste, etc., et les commerces étaient confisqués ; ils sont venus dans notre petit magasin et ont tout pris ; interdiction d'aller à l'école,

et un beau jour obligation de porter une étoile jaune cousue sur nos vêtements pour être bien distingués, discriminés, stigmatisés.

Les gens obéissaient à ces mesures, car ils craignaient d'être dénoncés, par exemple par un voisin malveillant qui serait allé dire à la Gestapo : « Celui-là ne s'est pas inscrit à la commune », ou « Celui-là ne porte pas son étoile », ou qui aurait envoyé une lettre de délation courageusement anonyme - il y en eut.

La punition était d'être envoyé à Breendonk, camp d'interrogatoire, de torture et d'exécution, ouvert par les nazis dès leur arrivée en Belgique.

Combien de jeunes Belges – pas seulement des Juifs, mais aussi des résistants, patriotes, démocrates – ont été torturés et exécutés à Breendonk ! Les nazis exécutaient par fusillade ou pendaison. Parfois, ils envoyaient les condamnés à mort à la guillotine en Allemagne (« Décret NN » Nacht-und-Nebel, Nuit et Brouillard »), comme Maurice Raindorf à Cologne ou Marguerite Bervoets à Wolfenbüttel.

Les gens obéissaient aussi, car ils ignoraient que chaque mesure était un pas vers la mort, dans un engrenage implacable, un crescendo quotidien. S'ils avaient su, ils se seraient révoltés, comme l'ont fait les jeunes du ghetto de Varsovie, qui ont préféré mourir en se battant.

Mais tout était ruse et dissimulation de la part des nazis.

Ils s'attaquaient à une population sans défense d'une manière lâche et traître :

— lâche, car ils s'attaquaient à des femmes, à des enfants, à des personnes âgées,

— traître, car un jour ils annoncèrent que les Juifs devaient partir travailler dans des camps de travail ; c'était un piège : au bout du voyage, les gens ne devaient pas travailler, on les faisait entrer dans de grandes salles, on les tuait par le gaz et on brûlait les cadavres dans des fours crématoires.